

FANNIE THERRIEN

La
colère
du
démon



FRISSONS
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

FANNIE THERRIEN

La
colère
du
démon

Pour David, garde l'œil ouvert...

Fannie

**Héritage
jeunesse**



1

L'adresse maudite

Je reviens de l'école avec Léo, mon meilleur ami. Nous sommes voisins depuis toujours et nous partageons la même passion pour les jeux vidéo. Surtout ceux dans lesquels nous devons combattre d'affreuses créatures.

En tournant le coin de notre rue, je m'arrête devant la maison la plus crainte de la ville. Je regarde la pancarte *Vendu* plantée sur le terrain et me demande qui peut bien avoir envie de vivre ici.

Un peu négligée, la demeure n'a rien d'effrayant. Elle ressemble même à toutes celles du quartier. Ce qui la rend maudite, ce sont les terribles événements qui se sont déroulés entre ses murs...

Mon ami ne croit pas du tout aux phénomènes paranormaux. Il me dit d'un air joueur :

— Il paraît que les nouveaux propriétaires auraient emménagé durant la nuit, comme des vampires. Le camion de déménagement serait arrivé quand la noirceur était totale. Mon père n'a pas réussi à voir le visage des nouveaux venus. Il a simplement aperçu les trois employés qui vidaient le poids lourd, visiblement pressés de quitter les lieux.

J'examine la façade et quelque chose attire mon attention. Toutes les fenêtres sont voilées par de sombres rideaux empêchant la lumière du jour d'entrer.

— Ne restons pas ici, dis-je en tirant Léo par le bras. Je n'aime pas me tenir près de cette vieille baraque. Elle me donne la chair de poule.

— David, tu devrais arrêter de croire aux histoires qu'on raconte à son sujet. Les forces

surnaturelles, les esprits et les fantômes, ce sont des bêtises !

Je hausse les épaules :

— Peut-être, mais depuis le massacre, plusieurs personnes affirment avoir vu et entendu des choses étranges en s'approchant de cette adresse.

L'ancien propriétaire, Richard Lewis, avait acheté cette maison pour y vivre avec sa femme et ses trois enfants, il y a une quinzaine d'années. Selon les gens qu'il côtoyait, c'était un homme bon, un employé honnête et un bon père de famille. Jusqu'à ce qu'il perde la tête.

— En tout cas, soupire Léo en se remettant à marcher, je suis certain qu'aucun revenant ne hante cette demeure. Certains inventent n'importe quoi pour se rendre intéressants.

— Tu as sans doute raison.

— La bonne nouvelle, c'est que nous sommes vendredi et que le week-end vient de commencer !

— Enfin ! La semaine m'a paru interminable...

Alors que mon ami répond à un texto sur son cellulaire, je pense à monsieur Lewis.

Je songe au soir où il a commis son horrible crime.

Le bruit court qu'une entité malveillante hante la maison et qu'elle serait à l'origine de son inexplicable folie.

— Bon, on s'appelle demain ? me demande Léo en avançant dans son entrée de garage. On pourrait jouer aux jeux vidéo ! Le dernier *Vampires contre-attaquent* vient de sortir.

— Sans faute !

Lorsque je traverse la rue en direction de ma maison, un vent violent se lève. Il souffle si fort que je dois retenir ma casquette pour ne pas qu'elle s'envole. C'est alors qu'un bruit étrange se fait entendre. Parmi le fouettement des branches, un frottement sec et continu se rapproche de moi.

Je tourne la tête puis j'aperçois quelque chose qui se déplace rapidement au sol. Je ne bouge pas, curieux de découvrir de quoi il s'agit. Mais lorsque seulement quelques mètres me séparent de l'objet, mon estomac se noue.

L'ADRESSE MAUDITE

Je me dépêche de gagner le trottoir, puis je regarde en direction de l'adresse maudite. La pancarte **Vendu** n'est plus plantée sur la pelouse jaunie. Elle gît maintenant au beau milieu de la rue, comme si elle m'avait suivi.



2

Une note inquiétante

En entrant chez moi, sous le choc, je suis accueilli par l'odeur réconfortante de la lasagne de ma mère. Après avoir placé mon manteau et mes bottes dans la penderie du vestibule, je monte dans ma chambre pour y ranger mon sac à dos.

Je le dépose sur mon bureau, puis j'attrape ma console portable. Je me laisse ensuite tomber sur mon lit afin de commencer une nouvelle partie. Mes parents ont beau me répéter que je passe trop de temps à jouer aux jeux vidéo,

je m'en fiche ! Pour moi, ils sont une excellente source de détente. Ça tombe bien, j'en ai justement besoin.

Après avoir tué une dizaine de vampires qui tentait de me capturer afin de boire mon sang, j'entends ma mère qui m'appelle de la cuisine :

— David, c'est l'heure de souper !

— J'arrive !

Comme je m'apprête à sortir de ma chambre, un bruit attire mon attention. Il s'agit du même frottement que j'ai entendu plus tôt. Je m'approche de ma fenêtre laissée entre-ouverte, puis je jette un coup d'œil à l'extérieur. Il a commencé à pleuvoir. Je regarde la chaussée luisante, mais je ne vois plus la pancarte *Vendu*. Elle s'est volatilisée.

La rue est déserte et silencieuse.

En entrant dans la cuisine, mon père m'accueille avec un large sourire :

— Hey, mon grand ! lance-t-il en tranchant une baguette de pain. Tu as passé une belle journée ?

J'acquiesce d'un signe de tête, mais j'ai l'esprit ailleurs. Je m'approche du tableau noir sur lequel on inscrit nos listes et nos messages et fronce les sourcils. Une adresse est inscrite à la craie blanche, suivie de « pour David ».

La gorge serrée, je me tourne vers ma mère et lui demande :

— C'est toi qui m'as écrit cette note ?

— Ah oui, c'est vrai ! Ton patron a appelé, cet après-midi. Vous avez un nouvel abonné et tu dois lui livrer le journal dès demain.

Ma mère devait avoir la tête dans les nuages en notant l'adresse, parce que le 66, rue Oscar ne passe pas inaperçu. Il s'agit de la maison située au bout de ma rue.

Et comme je suis le camelot du quartier, je devrai surmonter ma peur et m'en approcher avant le lever du soleil... à mes risques et périls.

Une voix lugubre

Assis sur le perron de ma maison, je regarde la lune briller dans le ciel noir. Le soleil est encore couché et l'odeur des feuilles mortes me rappelle que le mois d'octobre vient de sonner. Les décorations d'Halloween feront bientôt leur apparition et les citrouilles aux sourires effrayants illumineront les rues sombres. Le soir du 31, comme chaque année depuis la tragédie, des œufs et des balles de peintures seront lancés sur l'ancienne maison des Lewis. Certains croient que ces actes de vandalisme rendraient

l'esprit malveillant de plus en plus puissant. Qu'ils attiseraient sa colère.

Je regarde mon chariot à roues rempli de journaux et pousse un long soupir. Ce matin, je dois justement me rendre à l'adresse que je redoute plus que tout. Je n'ai encore jamais osé marcher sur les dalles de trottoir qui longent ce terrain, de peur d'être la prochaine victime du mauvais esprit qui la hante. Je préfère emprunter la rue en évitant de regarder la demeure trop longtemps. L'idée de m'aventurer dans son entrée de garage, monter les trois marches de la galerie et atteindre la boîte aux lettres m'angoisse. Et s'il m'arrivait quelque chose ?

Devenir la proie d'une dangereuse entité ne faisait pas du tout partie de mes plans. En livrant le journal au 66, rue Oscar, c'est comme si je me jetais tête première dans la gueule du loup.

Par chance, Léo a accepté de m'accompagner si, en échange, je lui payais une slush à la cerise et un croissant, une fois la distribution des journaux terminée. Mon ami n'est vraiment pas matinal, mais extrêmement gourmand. Il tenait aussi à être présent pour me convaincre

que l'ancienne maison des Lewis n'a absolument rien de menaçant.

Le voilà qui sort de chez lui. D'une démarche paresseuse, il traverse la rue en fixant ses souliers. Je me lève, puis j'attrape la poignée de mon chariot.

— Bon matin ! dis-je en examinant son pantalon aux imprimés de *Star Wars*.

— C'est encore la nuit..., bougonne-t-il, les mains dans les poches de son manteau. Tu fais comment pour te lever aussi tôt, la fin de semaine ? Tu dois venir d'une autre planète, je ne vois pas d'autre explication.

Je souris :

— Je suis peut-être un Martien, mais avec l'argent que je gagne, je peux m'offrir tous les jeux vidéo que je veux. Je ne suis pas obligé d'emprunter ceux de mon ami...

— C'est pour ça que j'adore être le meilleur copain d'un extraterrestre !

Je rigole avant de prendre un air plus sérieux pour lui avouer :

— Léo, merci d'être là ! Sérieux, me rendre seul à la porte de la demeure maudite me terrifie. Surtout en pleine noirceur.

— Dans ce cas, pourquoi tu ne lances pas le journal à partir du trottoir ?

— Mon patron exige que je les dépose en lieu sûr pour éviter qu'ils s'abîment si jamais il pleut.

Mon ami et moi avançons dans la rue sombre et brumeuse. Les couleurs semblent effacées, un peu comme si nous étions dans un univers parallèle. Tout est silencieux et l'atmosphère est mystérieuse. Seul le crissement des roues du chariot trouble cette froide tranquillité.

L'adresse tant redoutée se rapproche et je commence à avoir chaud, même si la température frôle la barre du zéro.

Un truc ne tourne pas rond dans cette maison.

Une énergie malsaine s'en dégage. Je le sens. Je le sais.

— Léo, dis-je d'une voix étranglée. La pancarte...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Mon ami se tourne vers l'affiche *Vendu* plantée sur la pelouse sèche, comme si elle n'avait jamais bougé. Mais ce n'est pas le cas...

— Hier, après que tu sois entré chez toi, elle m'a suivi.

— Qui ça? demande-t-il en bâillant.

— La pancarte! Elle a glissé dans la rue et s'est arrêtée juste devant chez moi.

— Hein? Ça m'étonne que tu aies pris le temps d'aller la remettre à sa place. C'est à peine si tu oses regarder cette maison.

— Justement, j'ai touché à rien! Elle s'est déplacée toute seule!

Mon ami se met à rire en roulant les yeux:

— Bon, tu vas me dire que le méchant esprit est derrière tout ça? Il a utilisé ses super pouvoirs pour te donner la frousse?

Toujours en rigolant, il s'empare d'une copie du *Presse-Ville* et me propose une solution:

— Si tu as trop peur, je peux y aller à ta place. Tu n'as qu'à rester sur le trottoir et me regarder aller. Tu vas te rendre compte bien assez vite que cette maison n'abrite aucun fantôme. Un massacre a peut-être eu lieu à cette adresse, mais le seul responsable de ce bain de sang, c'est ce cinglé de Richard Lewis.

— Si tu y tiens, vas-y! Je ne te retiendrai pas.

Sans rien ajouter, Léo avance dans l'entrée pavée. En longeant la fourgonnette noire, il examine attentivement les alentours pour se rendre ensuite jusqu'à la boîte aux lettres. De mon côté, j'observe nerveusement la façade de la maison. J'ai l'impression qu'à tout moment, une créature monstrueuse va surgir de l'ombre pour s'emparer de mon ami, lui dévorer son âme et ensuite m'entraîner moi aussi dans les ténèbres...

Les feuilles mortes se mettent à virevolter dans tous les sens autour de nous. Mon corps tout entier grelotte et mes dents commencent à claquer. Je rabats le capuchon de mon manteau sur ma tête, puis je tends l'oreille. Je crois percevoir un murmure. C'est comme si une présence, tout près, me chuchotait des mots à l'oreille.

Des paroles incompréhensibles entrecoupées de soupirs rauques ...

Un sourire aux lèvres, Léo me rejoint :

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? Le journal est livré et je suis encore en vie !

Mon ami me regarde puis me secoue l'épaule :

— David, ça va ? Tu as un drôle d'air...

Je cesse de trembler et les chuchotements s'évanouissent dans le néant.

— Oui, dis-je un peu confus. Je croyais avoir entendu quelque chose, mais c'était probablement juste le vent.

— Tu vois, tu n'as rien à craindre !

Une pensée sombre me traverse l'esprit. Léo peut bien penser ce qu'il veut, mais demain, je serai seul. Si un malheur devait se produire, seuls des chats errants et quelques corneilles entendraient mes cris et mes appels à l'aide. Jusqu'à ce qu'ils s'étouffent à jamais...



4

Un espion dans la nuit

L'alarme stridente de mon cadran me réveille. Je la fais taire d'une tape de la main et me glisse hors de mes couvertures.

Il est 4 h 30 du matin.

J'allume ma lampe de chevet, puis je retire mon pyjama. La météo annonce un froid de canard et je n'ai pas envie de me transformer en glaçon. J'enfile un pantalon doublé de polar et ma veste de laine tricotée par ma grand-mère. Je ne gagnerais certainement pas le concours du plus beau look, mais je m'en fiche. De toute

façon, je prie pour ne croiser personne... qu'il soit mort ou vivant.

Après avoir caché mes clés au pied du grand chêne planté au fond de la cour, je vais chercher mon chariot, rangé à l'abri dans le cabanon. Je le traîne ensuite jusqu'au porche d'entrée, l'endroit où mon patron me laisse les journaux.

En me dirigeant vers l'adresse maudite, je lève les yeux vers le ciel. Une multitude d'étoiles scintillent à travers cette immense toile noire. Elles devraient rendre la pénombre un peu moins inquiétante, mais ce n'est pas le cas. Plus je me rapproche du 66, plus je me sens aspiré par la noirceur. C'est un sentiment étrange. Je le ressens parfois en dormant, lorsque mon rêve se transforme en cauchemar et que je suis incapable de me réveiller.

J'aurais aimé que Léo m'accompagne encore ce matin, mais je n'ai pas osé le lui redemander. Ce n'est pas son travail et mon meilleur ami déteste se lever tôt, surtout le week-end.

J'avance d'une démarche lente en direction de la maison de l'horreur.

Lorsqu'elle s'élève devant moi, un frisson me parcourt le corps. Ça y est, le mauvais rêve vient de commencer.

Je rassemble tout mon courage, puis j'attrape une copie soigneusement roulée du *Presse-Ville*. Je laisse mon chariot sur le trottoir et m'aventure tranquillement dans l'allée pavée. Les feuilles mortes s'effritent sous mes semelles et des branches craquent sous mes pieds. J'ai l'impression d'être seul au monde et de marcher en lieu interdit.

Cette image me fait penser à mon jeu, *Vampires contre-attaquent*, dans lequel les rues de la ville sont infestées de créatures qui sortent la nuit pour sucer le sang des innocents. Je tente de faire le moins de bruit possible.

C'est peut-être stupide, mais je crains qu'une main blême et glaciale m'agrippe le collet pour ensuite planter ses crocs dans la chair de mon cou. Je pose le pied sur la première marche de la galerie. Le bois craque sous mon poids. Je tiens le journal tellement fort que j'arrive à sentir mon cœur battre dans ma paume. Je le dépose délicatement dans la boîte aux lettres et le laisse dépasser de moitié.

Soudain, j'ai la drôle de sensation qu'on m'observe. Qu'un regard malsain est posé sur moi. Je regarde partout, mais je ne vois personne. Je respire un bon coup avant de regagner le trottoir à la course. En attrapant la poignée de mon chariot, je jette un dernier coup d'œil en direction de la demeure.

Le journal a disparu...

Le reste de ma distribution se fait plus rapidement qu'à l'habitude. Je sillonne les rues désertes du quartier aussi vite que l'éclair. Qui a bien pu s'emparer de la copie du *Presse-Ville*? Si la porte s'était ouverte, je l'aurais entendue! Quelqu'un devait m'espionner de l'extérieur et s'est dépêché de le ramasser lorsque j'avais le dos tourné.

Autrement, j'ai affaire à quelque chose qui passe à travers les murs. Une présence surnaturelle qui me surveille pour s'emparer, le moment venu, de mon esprit.

Des aveux troublants

Comme tous les vendredis après-midi, c'est le cours d'arts plastiques à l'école. Je ne suis peut-être pas un artiste très talentueux, mais c'est ma période préférée de la semaine.

— David, il paraît que tu livres le journal à l'ancienne demeure des Lewis? me demande Mollie en baissant le ton.

— Ouais! renchérit Miko qui modèle une citrouille en argile. La maison dans laquelle le père a massacré toute sa famille avant de se faire abattre par un policier.